



*« Le souvenir, c'est ce qu'il reste  
de mémoire à l'oubli. »*

**Henri de Régnier, 1927**





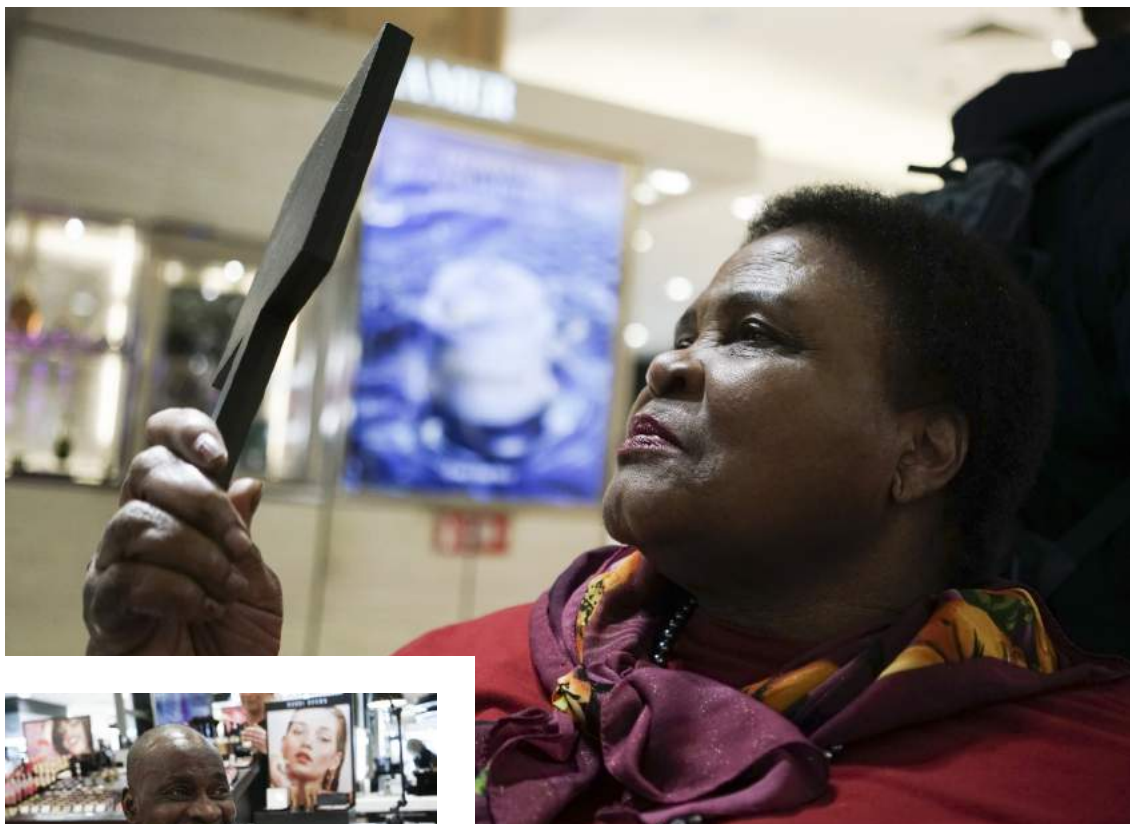
*« J'ai toujours travaillé pas loin de la Tour Eiffel, je passais tous les jours devant. J'envoyais de l'argent à la famille. Maintenant c'est fini. J'en ai plus et je suis à la retraite ».*

**Khasse**







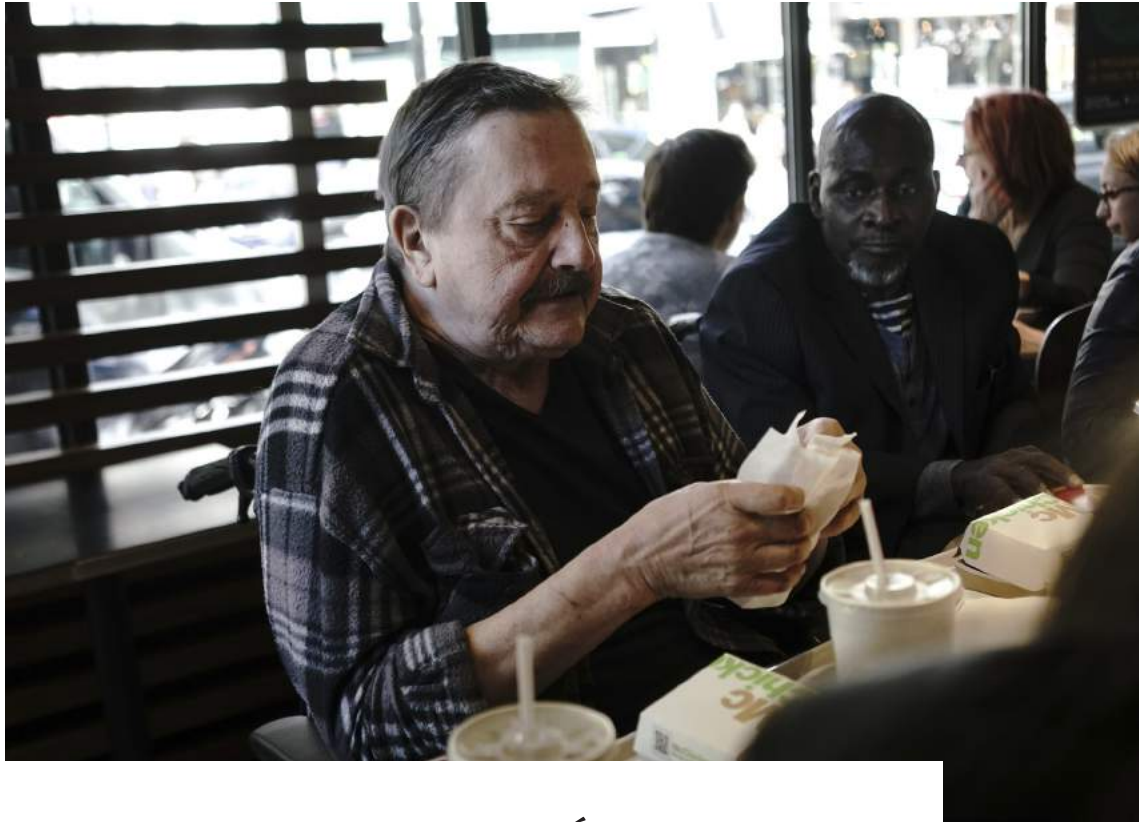


*« Quand je suis arrivée en France et que j'ai vu tous ces beaux magasins, ça me faisait mal. Je me disais "Quand est-ce que je vais avoir l'argent pour venir ici?". Mais là je ressors avec un portefeuille et ce rouge à lèvres bordeaux. Je crois que je vais le mettre tous les jours... ! »*

**Dorcas**







*« Je viens d'un pays où les États-Unis étaient maudits ou presque et dès qu'il y avait un moyen de s'approcher de ce truc qui est américain... je le faisais. Si on trouve ça mangeable pourquoi s'en priver ! J'ai un peu abusé des burgers quand j'étais en liberté. »*

**Leslow**



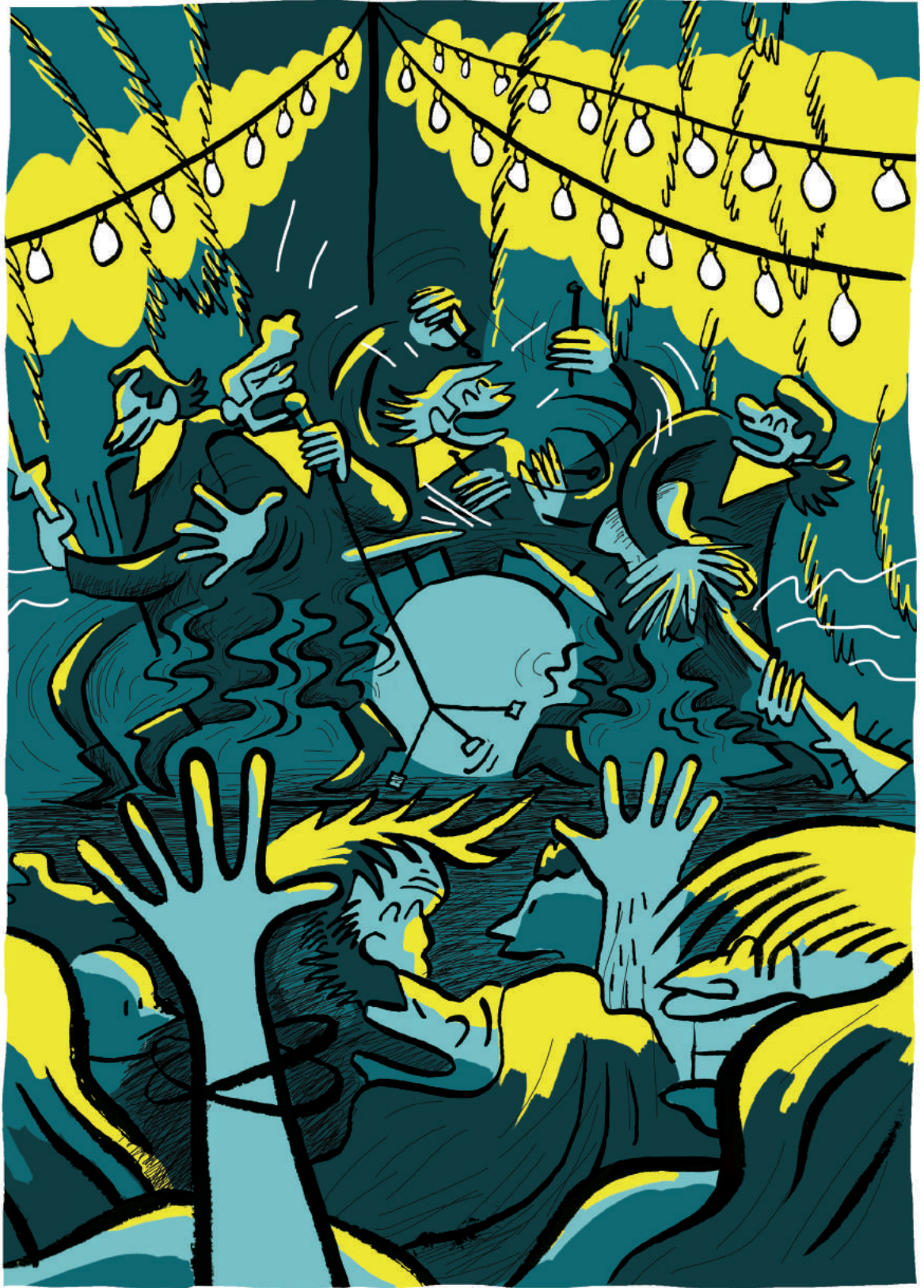




Depuis 3 ans, avec les résident.e.s de Marcelle Devaud, nous avons appris, échangé, ri et parfois pleuré. De tous nos échanges autour de l'amour, du travail, de la guerre, de l'école, des relations, de la vie, de leur vie, nous avons compris que les souvenirs étaient un peu comme l'écume qui vient recouvrir le littoral puis repart au gré des vents et des marées. Il nous semblait important de la saisir au moment opportun et d'en garder quelques bulles qui feront leur chemin.

Ces instants sont précieux parce qu'ils ramènent une touche de couleur dans une palette aux teintes unies, tant leur quotidien semble figé dans les éléments. Et puis il faut le reconnaître, nous les « jeunes », dans une logique naïve, attendons des « anciens » des histoires, comme dans les livres. Parfois, il y a des va-et-vient, des imprécisions, l'ancien et le récent viennent à se chevaucher de manière hasardeuse ou plus précise.

Qu'importe dans le fond, ces quelques pages sont le fruit de nos rencontres en textes, couleurs et en images autour d'instantanés que nous appellerons souvenirs. Et pour ne rien travestir nous avons souhaité apposer les guillemets pour conserver l'oralité, comme un témoignage glissé à l'oreille.



# Jacky

« Le rythme, ça se perd pas »

*Difficile de passer à côté des doigts de Jacky qui se transforment en métronome en tapotant sur la table ou l'accoudoir du fauteuil quand un morceau de musique se fait entendre. Le sourire naissant dès les premières notes des Stones, Chaussettes Noires et autres Chats sauvages, ne semble pas près de s'effacer même si le foulard jaune et la veste noire qui accompagnaient Jacky dans ses concerts ont été remisés au placard des souvenirs.*

## **Sur les parquets**

« Chez mes parents, à Rueil-Malmaison (92), on était pas mélomanes, mais j'avais une radio. J'écoutais tout ce qui passait à l'époque. J'ai découvert la musique jeune, j'avais le rythme dans la peau et puis j'ai commencé avec mon beau-frère qui chantait dans un groupe qui a fini par se dissoudre, il m'a dit " t'as qu'à venir avec nous ". Là je me



suis acheté une batterie et c'est comme ça que j'ai commencé. J'avais essayé la guitare et d'autres instruments, mais rien à faire ça voulait pas rentrer. Pour moi c'était la batterie.

*On reprenait pas trop Johnny Hallyday, parce que c'est pas facile à jouer niveau instrumental, c'est le summum.*

Notre groupe n'avait pas de nom. On répétait dans un sous-sol à Suresnes. On était 5 : mon beau-frère au chant, un à l'accordéon, un à la basse, à la rythmique et moi à la batterie. On faisait des petits bals de temps en temps, jamais bien loin de Courbevoie et de Suresnes. Valse, tango donc il fallait toucher à tout.

On était habillé en noir avec un foulard jaune. Mon premier bal, si je m'en souviens... Oui, bon c'était pas le Palais des congrès non plus, mais il y avait 200-300 personnes peut-être. C'est vrai que ça donne un peu d'adrénaline quand même. On jouait les samedis soirs sur les parquets, souvent dans les salles de mairie ou les salles de bal quand il y en avait. On commençait à jouer vers 21 h, et parfois on terminait vers 23 h ou 00 h-1 h. On avait pas de partitions, on avait à peu près 20 morceaux, tous joués de tête. Mais on reprenait pas trop Johnny Hallyday, parce que c'est pas facile à jouer niveau instrumental, c'est le summum.

On voyait beaucoup de monde, notre groupe a duré 5 ans puis après on s'est séparé. Je ne les ai plus revus. Mais j'en garde de bons souvenirs. Dès que j'entends de la musique, je joue. La musique me manque un peu, ça serait à refaire, je referais, mais maintenant avec mes vieux os...

## **Foulard et mobylette jaune**

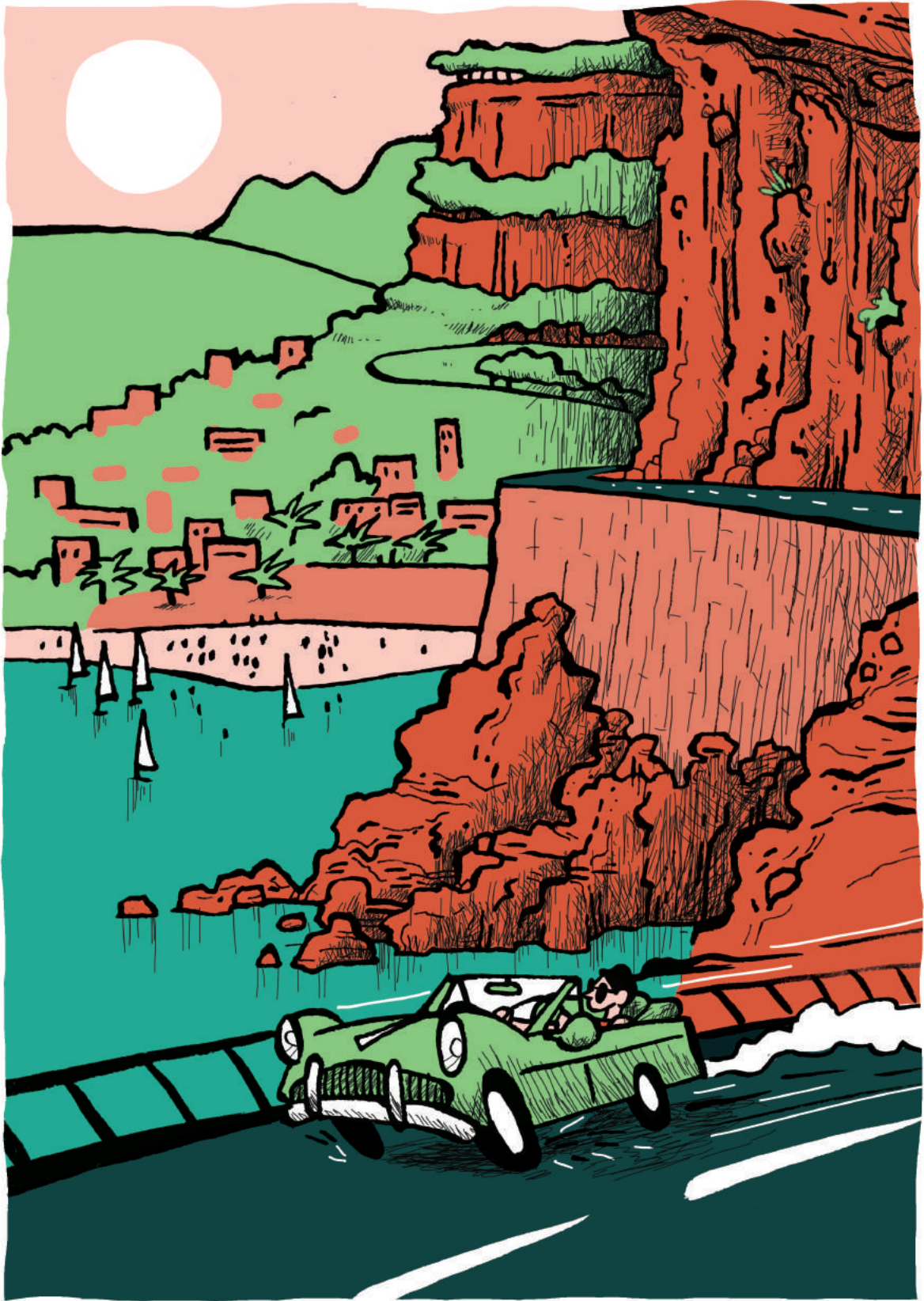
Je suis né en 1947 à Garches, mais j'ai vécu à Rueil-Malmaison. Ma mère travaillait comme emballeuse et mon père soudeur à l'arc. Il travaillait pour une entreprise de ventilation, en sous-traitance avec l'entreprise Costa à l'époque. J'ai travaillé 3 ans

avec lui, il m'a pas appris à souder, c'est mon cousin qui m'a montré plus tard. J'étais pas malheureux dans mon enfance. J'ai quitté l'école à 13 ans, je voulais passer mon certificat d'études mais ça n'a pas marché alors je me suis dit "allez hop, va travailler". J'étais instable un peu, mais c'était une époque où on trouvait facilement du travail. On changeait de boulot le jour même. J'en ai eu plusieurs...

À ma première paye, j'ai pris mon enveloppe, on était payé en liquide, et elle était décachetée à la maison. J'ai jamais pu toucher à ma paye avant mes 18 ans. Mais j'ai quand même pu m'offrir une mobylette jaune. Mes parents me laissaient sortir, pour ça j'étais libre. J'ai pas à me plaindre. Tant que j'avais du travail ça allait. Je pouvais pas rester à rien faire, puis y'avait l'appât du gain un peu, j'aimais bien l'argent. Puis à 20 ans, je suis parti de la maison, je voulais voler de mes propres ailes comme on dit. Et j'ai trouvé du boulot à la Dumez, qui à l'époque était à Gennevilliers (92), on faisait des retouches en bâtiments, j'ai un peu voyagé avec eux, à Benghazi en Libye. Mais j'aimais bien les voyages aussi, avec ma femme. On est resté 25 ans ensemble. Oh, on a pas été bien loin, en Allemagne, Italie, Turquie, au Maroc aussi. J'en garde de bons souvenirs.

Il doit y en avoir d'autres, mais je m'en souviens plus. C'est du chemin tout ça, les voyages, la famille, le travail, la musique, les bords de Marne le samedi soir...

Ici "on attend" comme on dit, on arrive à un âge où on a plus envie de faire grand-chose, maintenant j'ai 73 ans, je reste là, j'ai la chance d'avoir la télévision, les journées passent relativement plus vite. Je regarde surtout RMC, parfois Arte mais ils racontent souvent les mêmes choses. »»





# Mireille

« Peoples et belles bagnoles »

*Mireille a l'âge et l'élégance de se moquer de beaucoup de chose et le répète comme un mantra « bon, c'est comme ça, maintenant je m'en fous ». Dans son regard les routes empruntées en décapotable semblent défiler, comme les nombreuses rencontres de sa vie, qu'elle ne raconte que si on lui demande, par pudeur peut-être.*

## « Je me suis amusée »

« Vert anglais, qu'elle était ma Triumph Herald, intérieur en noyer. Une décapotable, après tout " faut ce qu'il faut ", non ? Je l'ai achetée parce que j'avais des sous à l'époque et puis j'aimais bien les bagnoles. J'ai eu une R8, pas une Gordini, j'avais des copains qui en avaient. J'assistais aux 24h du Mans à l'époque. Il faut dire que je viens de la Ferté-Bernard, dans la Sarthe, à 60 km du Mans.

Je suis arrivée à Paris quand mes parents ont repris une boulangerie-pâtisserie, rue Crozatier. Rue de Chaligny, boulevard Diderot, rue Erard là où je faisais mon catéchisme, tout ça c'était mon quartier. J'étais pas vraiment contente d'aller à Paris. La Ferté-Bernard c'est une belle ville, mais bon c'était comme ça. Mon père était très sévère, c'est-à-dire que moi j'aimais bien sortir et lui il voyait pas ça d'un bon œil, évidemment. Je sortais avec des copains à l'époque et il aimait pas ça. Mon copain il s'appelait Claude, je me rappelle bien de lui.

*Je me souviens  
aussi le jour où j'ai  
emprunté sa 403,  
mon père n'achetait  
que des Peugeot,  
et que je lui ai rendu  
bien esquinée.*

Je me suis amusée. Ma sœur aussi, mais elle en avait tellement marre de mon père qu'elle est partie vivre en Angleterre pendant 2 ans.

Mon père n'aimait pas que je prenne des cours de piano parce que ça coûtait cher, j'en prenais au début à Asnières puis après avec un prof d'origine turque qui s'appelait Kamuran Gündemir, un très bon prof. Ma mère payait mes cours, mon père gueulait, bon ça c'est normal. Je me souviens aussi le jour où j'ai emprunté sa 403, mon père n'achetait que des Peugeot, et que je lui ai rendu bien esquinée. J'avais mon permis pourtant, mais je lui ai pas demandé, je voulais aller voir mes copains dans la Sarthe, puis Henriette la mère de mes copains. Il m'a engueulée comme tu peux l'imaginer en me disant " Bon là c'est terminé tu la reprends plus ".

## **« Oh, la belle vie ! »**

J'ai quitté mes parents pour aller vivre dans le 17<sup>e</sup>. J'ai travaillé dans l'immobilier. J'estimais des appartements, je les achetais et je les revendais en région parisienne et puis à Nancy, parce que j'ai aussi travaillé là-bas. Là, j'ai commencé à gagner de l'argent et j'ai un peu traîné dans les boîtes de nuit à Paris, j'aimais bien danser : la biguine, le cha-cha-cha, le be-bop... Et puis on y voyait du monde.

Claude François, tiens, je le connaissais un peu, il était mince et prétentieux, je l'aimais pas ce type. Une actrice par contre que j'aimais beaucoup, c'était Brigitte Bardot. Je l'ai rencontrée. J'étais à Saint Tropez, j'allais déjeuner et je l'ai croisée je lui ai dit "Bonjour Madame", elle m'a dit "Bonjour Madame", puis c'est tout, rien d'autre. Elle était pas mal comme fille, Brigitte Bardot.

Je m'en fous de Brigitte Bardot, elle avait des sous et une belle poitrine, ça je l'ai remarqué. Et puis elle a été avec Sacha Distel, je l'avais rencontré lui aussi, un peu par hasard. Un dragueur aussi. À Saint-Tropez j'y allais comme ça, comme tout le monde. Je prenais l'avion jusqu'à Nice puis après en voiture, on avait une adresse de resto connu et très cher.

Y'a des acteurs que je trouvais beaux garçons, attends...

- " Delon ? " Non pas lui, j'aimais pas. Un type assez baraqué... Belmondo, oui c'est ça. Je l'ai vu une fois à l'Olympia. Un dragueur, parce qu'il a dragué plein de filles, moi aussi d'ailleurs, mais je l'ai envoyé chier, c'est normal, j'suis pas comme ça moi.

J'aimais beaucoup Edith Piaf, Jean Ferrat et puis Brel aussi.

- " Ses chansons te font pleurer ? " Non, tu sais moi je ris pas beaucoup, je pleure pas beaucoup non plus, c'est comme ça, j'y peux rien. J'ai toujours été comme ça. »»





# Mauricette

« Ker, c'est beau »

*Les souvenirs sont précis, les descriptions chirurgicales et la voix est douce et généreuse. Écouter Mauricette c'est partir en Bretagne, aux confins des Côtes d'Armor et du Finistère, là où les terres sont toujours vertes, mais c'est aussi suivre le chemin de l'exil, celui qui a fourni Paris et les grandes villes en main-d'œuvre et donné un sens au « mal du pays ».*

## **Ker enfance et douce Bretagne**

« C'est tout en Ker là bas. Ker en breton ça doit vouloir dire joli. Et c'est vrai tout est beau... J'ai grandi à Carhaix, dans la banlieue, à Kergroaz avec son joli pont romain et sa rivière. On allait se baigner en été avec les copines à la rivière, on allait se cacher parce qu'il y avait les garçons qui venaient nous chercher affaire. On savait pas où aller. " Ah la parisienne qu'est ce qu'elle se croit ! " Ah ça, on l'entendait. On nous appelait comme ça parce qu'on faisait des allers-retours à Paris, ma sœur et moi. On faisait un va-et-vient, bon sang.

Mais à la rivière on évitait les garçons. Les filles et les garçons ne se mélangeaient pas à l'époque, on aurait dit " Elle est coureuse de garçon ", " Elle a un amoureux, elle a un amoureux ". J'ai grandi à Kergroaz jusqu'au certificat d'études, parce qu'après mes parents nous ont pris ma sœur et moi pour aller à Paris. Mon père n'ayant pas de travail il a été embauché dans le service des eaux, dans une usine qui distribue l'eau, il est venu à Paris pour faire ça. On a été élevé avec ma sœur par mes grands-parents et surtout ma grand-mère. On était tous dans la même chambre. La maison de mon grand-père était dans un alignement de maisons et elle était toute blanche parce que lui, étant dans la maçonnerie, il disait qu'il fallait mettre de la chaux pour empêcher les bêtes de rentrer.

Quand on ouvrait la porte on arrivait dans la pièce principale, cuisine et salon, nous y vivions ma sœur et moi et puis le petit frère qui n'était pas souvent là, il était à Paris avec mes parents. Il y avait une grande table, une cheminée. Il fallait aller chercher l'eau à la fontaine et marcher un peu quand même, parce qu'il n'y avait pas d'eau courante ni d'électricité. On avait un

seau en zinc, il était lourd. On se chamaillait, ma sœur et moi. " Ah, tu mets de l'eau dans mes chaussures! ", c'était un peu la bagarre.

*On dansait  
la gavotte, on lève  
un pied après l'autre.  
Faut avoir la forme  
pour danser  
la gavotte.*

Ma grand-mère, Joséphine, avait le coeur sur la main, elle travaillait dans un poulailler. Elle plumait les poules et les pliait pour les envoyer à Paris. Elle a fait ça toute sa vie. Physiquement elle était plutôt menue avec une coiffe plate, comme une assiette creuse et le creux était en dentelle. Elle ne la mettait que les dimanches et jours de fêtes et tout le monde la mettait, selon l'endroit on changeait de coiffe. Moi je ne la mettais pas, c'était pour les grandes personnes. Ma grand-mère parlait à sa sœur en breton parce qu'elle ne comprenait pas le français. Alors nous on ne comprenait pas grand chose, mais j'ai tout de même appris quelques mots de base.



Le samedi c'était les mariages, je m'en souviens. Il y avait des gens qui dansaient tard. Pour les mariages et les Fest-noz, nous on était couchées de bonne heure. Je me souviens, les musiciens venaient, on avait un peu de musique, ça faisait du bien. On dansait la gavotte, on lève un pied après l'autre. Faut avoir la forme pour danser la gavotte. Et le dimanche il fallait aller à la messe, oh mon Dieu si on y allait pas... Il fallait. Y'avait tout le monde à la messe. Il fallait laver le linge aussitôt après la messe, fallait faire le petit jardin. On avait un chat et mon grand-père s'occupait de la chasse, il avait des chiens de chasse et les docteurs prenaient mon grand-père et ses chiens pour aller à la chasse parce qu'il était doué et qu'il aimait ça.

## **Kergroaz - Montparnasse - Nogent-sur-Marne**

Bon sang, on a voyagé moi et ma sœur, on allait voir la grand-mère, voir les parents, après ils nous ramenaient en Bretagne: " Là bas vous aurez l'air, allez hop!". Quand je suis arrivée à Paris, j'ai fait de la couture, rue de Rivoli. Dans une grande maison. Maman avait commencé là-bas, après elle pouvait plus continuer, j'ai pris la suite. Il fallait faire beaucoup de pièces, robes, pantalons... De tout.

J'y ai travaillé toute ma vie, jusqu'à la retraite. On était nombreux. Ma mère faisait déjà la couture en Bretagne. Elle l'avait apprise à l'école, chez les bonnes sœurs. Au doigt et à l'œil. On nous laissait pas sortir, alors on connaissait pas grand chose. À part pour le 14 juillet, j'allais danser avec ma sœur.

Ici je remplis des carnets, quoique j'écris moins maintenant. Enfin... J'aimerais bien revivre les moments que j'ai vécus. J'ai eu du mauvais temps mais des bons moments quand même. La Bretagne je l'ai dans ma tête et avant de partir j'aimerais la revoir. »



# Henriette

« Moi, je sais pas  
danser en français »

*La coquetterie ne s'invente pas,  
elle se pratique. Une rose dans les cheveux,  
parée et apprêtée Henriette a une voix qui  
a vu passer quelques cigarettes et un accent  
qui ne trahit pas le Paris dans lequel  
elle a fait ses armes, principalement sur  
les pistes de danse. Mais pas n'importe  
lesquelles et pas avec n'importe qui.*

## Mon amerloch'

« Yes, yes I do, if you want talk to me in english you can. Je me souviens quand j'ai rencontré mon Américain. C'est lui qui m'a appris l'anglais, il parlait pas un mot de français. Je l'ai appris toute seule, comme ça, j'apprenais vite. Quand on s'est rencontré ça été le coup de foudre tout de suite, c'était une beauté. Il faisait à peu près 1m80, pas tout à fait métis, il était en uniforme. On s'est rencontré à la base américaine, c'était un militaire de carrière. Moi j'y allais pour danser. Je dansais avec les Américains, moi je sais pas danser en français. Non mais c'est vrai, ils n'ont pas du

tout la même danse que nous. On sautait, on sautillait. On était beau, si tu voyais mes photos, c'est ma fille qui les as, tu verrais la taille que j'ai, tu te dirais que c'est pas possible.

On s'est jamais marié, mais ma fille, Micheline, elle vient de lui, elle est américaine. On avait un petit pavillon à Fontainebleau, il le louait et moi j'étais dedans. Il m'apportait la nourriture, il m'apportait tout, c'était pas cher, on avait ce qu'on voulait. Mais il était très jaloux, il aimait pas tellement que ses copains qui venaient à la maison me fassent danser. Parce que danseuse, c'était mon métier mais sans l'être, je savais danser. Je dansais certainement mieux que quiconque ici, des danses seules et avec d'autres. Avec mon Américain on allait aux Champs Élysées, à Wagram, vous connaissez ? J'étais toujours bien habillée, des belles robes, des talons, obligé. C'était bien Wagram,

*Avec mon  
Américain on allait  
aux Champs Élysées,  
à Wagram, vous  
connaissez ? J'étais  
toujours bien habillée,  
des belles robes,  
des talons, obligé.*

c'était grand, y'avait du monde, be-bop, beaucoup de tango. Une fois on y est allé, dans une salle où ça dansait, tout le monde s'est arrêté pour regarder mon mari et moi danser, tellement qu'on était bons danseurs. Je m'en rappelle bien. Une seule fois...

J'ai appris à danser avec Claude Bessy, la grande danseuse étoile de l'Opéra. J'allais à l'opéra et elle me faisait danser. Je l'ai rencontrée parce qu'elle cherchait quelqu'un, une femme de sécurité, pas une femme qui vole, qui fasse des conneries. Claude Bessy c'était une copine. C'était une vraie danseuse étoile, j'étais toujours avec elle, elle m'aimait beaucoup, elle voulait me faire cadeau de sa voiture, que j'habite avec elle... J'ai dit non. Mon mari ne voulait pas. Mais je m'occupais de sa maison, de tout, du jardin, de faire rentrer du bois, de l'aligner dans un garage. Mettre des fleurs autour de sa maison, c'était moi, je faisais tout. C'était un bijou sa maison, elle était à Marly-le-Roi (78). Chez elle on y voyait rien, elle fermait les fenêtres parce qu'elle bronçait toute nue.



## **Autun en emporte la guerre et la jambe de mon père**

Je n'ai pas de souvenir de la guerre, non je l'ai vue. J'ai vu mon père traverser le chemin pour foutre le camp de la maison, parce que les bombes allaient sur la maison et elles y ont été. La maison a été détruite, on est parti et en traversant la route, il s'est fait couper la jambe. C'était à Autun, en Saône-et-Loire qu'il a été opéré; moi j'ai grandi au Creusot. Je m'en souviens bien de ce moment. Je me souviens aussi que j'allais au cimetière voir ma mère. Ma mère qui avait les yeux bleus sur une photo, qu'elle était belle! Elle est morte des coups...

Mon père, il était très méchant, violent, d'une jalousie incroyable, avant et après son accident. Mais elle aimait son mari, elle l'aimait quand même. Et avant de mourir elle l'a dit à tout le monde: "Il va m'arriver un malheur, surtout n'en tenez pas rigueur aux enfants, gardez-les, soyez gentils avec les enfants et soyez gentils avec lui", parce qu'il était très violent. Elle a dit ça à sa mère. Quand ma mère est morte elles étaient toutes en veuves, en robes noires, dans le temps c'était comme ça.

Avec nous les enfants, pas trop, il nous donnait des claques. Par contre le dimanche il fallait se lever, bien s'habiller et aller à la messe. J'suis partie de chez mon père en sabot, j'suis arrivée à Paris, chez ma sœur qui faisait des ménages. Elle vivait dans une chambre de bonne. Et après j'ai trouvé du travail, le premier ça a été bonne. Après j'ai travaillé dans un immeuble de Marly-le-Roi, où y'avait des gens riches. J'y ai travaillé 10 ans. Paris, mon américain, la danse, Claude Bessy et ici...

Mais elles m'aiment bien ici, c'est elles qui me mettent la rose dans les cheveux tous les matins. Mon seul défaut maintenant...la cigarette, mais bon ça me tranquillise... »



# DORCAS

«Alors tu viens à Paris ?»

*Ses photos accrochées au mur sont comme suspendues dans le temps, attendant d'être pointées du doigt pour prendre vie et délivrer leur histoire. Dorcas c'est un rire et une énergie avant tout, le reste s'efface presque, mais il reste des saveurs, des tranches de vie, des chants et quelques revers.*

## **Sous le manguier**

« Ma mère avait 2 filles, j'étais la dernière, je faisais rien on s'occupait de moi tout le temps. C'est le résultat qui est là maintenant, mes jambes bougent plus. Je suis née près d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, dans un petit village, mes parents étaient planteurs, on avait aussi des poulets. Je suis allée à l'école au village, mais ce n'était pas une vraie école. Tu y vas aujourd'hui, demain tu n'y vas pas, tu y retournes puis le lendemain tu restes à la maison. Le maître nous amenait aux champs pour travailler dans sa ferme et moi j'ai dit c'est pas de l'école, j'y vais plus.

Alors à Abidjan j'ai ouvert un restaurant, " Le manguier " qu'on l'appelait, parce qu'il y avait un gros manguier au milieu du resto, mais il donnait pas de fruit. Je faisais du poulet kedjenou. On prenait des petits canaris, pas trop gros, on découpe et on le préparait à l'étouffée. Il faut toujours tourner sinon ça brûle. Tu pourras pas le faire chez toi si je suis pas là, ça sert à rien que je te donne la recette. Moi je sais à quel moment c'est cuit. Poulet, tomates fraîches, oignons, cube Maggi, un peu d'huile et on fait cuire du riz ou de l'attiéké, c'est à base de manioc. Le manioc c'est difficile à préparer, tu presses à la machine et après il faut le mettre au soleil pour que ça sèche et tu prépares dans une marmite spéciale. C'est meilleur en Côte d'Ivoire la nourriture, en France on mange du pain, du pain. C'est toujours les mêmes choses, chez nous on prépare tout : riz, attiéké, foutou, fougou...

J'ai tenu le restaurant pendant 2 ans, mais l'homme avec qui j'ai fait ça il m'a fait des histoires, il était jaloux des clients, il venait tous les jours manger. Donc j'ai fermé vite, vite. Je supportais pas son caractère, quand on a des clients il faut les recevoir bien, discuter avec eux. Et lui il restait assis, regardait, mangeait et faisait des histoires avec les clients, il était jaloux. C'était mon copain. Donc j'ai fermé le resto et en plus il me frappait quand je sortais, il regardait mes tickets pour savoir où j'étais allée. Je lui ai dit au revoir et fini le resto.

## **Des pagnes ivoiriens à Paris**

Après je suis restée à Abidjan, je faisais rien. Je me suis lancée dans un autre commerce, les pagnes. D'ailleurs j'en ai un dans mon placard, je le mets pour les grandes occasions. Quand y'a les fêtes. Si jamais... J'achetais des vêtements au Ghana, au Togo et au Bénin parce qu'ils étaient moins chers et puis je les revendais à Abidjan. Le commerce marchait bien, bien, bien, c'était une bonne période de ma vie. Au Togo j'ai rencontré un gentil monsieur, il me payait le taxi, je partais en avion et



je chargeais les bagages de vêtements. Puis un jour j'ai fait une grosse commande de vêtements pour les fêtes, j'ai donné tout mon argent à la personne qui achetait les habits pour moi.

Mais je l'ai jamais revu et les habits non plus. Il a disparu, je l'ai cherché pendant 2 mois. Puis un jour, un monsieur m'a dit où le trouver. Il m'a dit qu'il fallait venir très tôt, alors à 6h j'étais chez lui. J'ai appelé la police qui l'a attrapé. La police m'a dit: "Madame, il dit qu'il a plus rien, il a mangé tout l'argent, on fait comment? On le met en prison, sinon tu pourras pas revoir ton argent". J'ai dit faites, mais j'ai jamais récupéré mon argent. C'était toutes mes économies, près de 2 millions de CFA, il avait commandé beaucoup d'habits.

Je sais pas s'il vit encore ce monsieur, peut être qu'il est mort. Il a pris mon argent, mon commerce est tombé et je suis venue ici. Je pensais revoir l'argent ici, mais toujours rien. Je connaissais du monde ici en France, des cousins, cousines. Y'a une cousine qui m'a dit: "Alors tu viens à Paris?".

Au début j'étais contente de venir, après j'ai dit c'est n'importe quoi, faut travailler tous les jours, tous les jours. Tu peux pas te reposer. J'ai travaillé comme femme de chambre dans des hôtels à Bagnolet et au Raincy. Mais c'était dur. J'habitais à Gennevilliers. On travaillait le dimanche, même les jours de fêtes, même le 1<sup>er</sup> janvier. J'étais découragée, je me suis dit t'es venue ici pour rien. J'arrivais à retourner en Côte d'Ivoire, un mois ou deux, je me reposais. Non... J'ai pas de bons souvenirs ici. Ici j'ai eu trop de problèmes. J'ai perdu ma fille et fait un AVC en 2012 et maintenant je suis là, à Abidjan j'ai plus personne. Tout le monde est mort, cousins, cousines, ma fille, ma sœur... mais j'ai bien envie d'y retourner quand même. »

*Je faisais du poulet  
kedjenou. Tu pourras  
pas le faire chez toi  
si je suis pas là,  
ça sert à rien que  
je te donne la recette.*



# Alain

« Les îles: vents illimités  
et solitude agréée »

*L'imaginaire d'un enfant ne s'éteint  
probablement jamais. Alain en est la preuve.  
Il l'a conservé intact. Le Sénégal, l'amour  
de la mer, des îles, du vent et des horizons  
dégagés constituent le squelette de son récit,  
parce que raconter des histoires a aussi  
été son métier.*

## **Robinson Crusoé**

« J'ai grandi à Dakar et j'ai toujours été fasciné par l'île de Gorée. Située à 3 km de Dakar, c'est une île de triste mémoire puisqu'elle a accueilli et rejeté beaucoup d'esclaves. Il y avait une prison d'où beaucoup d'esclaves africains sont partis rejoindre l'Amérique. J'y allais souvent avec la navette. Mais un jour, j'avais 12 ans, j'y suis allé à la nage. Comme j'adorais la mer, je suis monté dessus et comme je suis un amoureux des îles j'avais l'impression d'être Robinson Crusoé. Tout est occupé, il y avait un hôtel. Ma passion pour les îles elle est ataviquement génétique, parce que je suis martiniquais.

Et puis pour plusieurs raisons : c'est synonyme d'espace, de vents illimités et de solitude agréée. C'est pour ça que ça me fascine.

Après j'ai visité l'île à pied, je connaissais son histoire, je suis un maniaque de la découverte. Suis arrivé non, en terre inconnue mais en terre de connaissance. La première chose qui m'a frappé c'est une falaise extraordinaire au dessus de l'île. J'suis revenu avec la vedette le soir, pas à la nage, parce qu'il y a des requins et surtout des barracudas. Les barracudas vous connaissez ? Il vaut mieux pas les inviter à jouer à la belote. Mes parents ne savaient jamais ce que je faisais, je les prévenais pas et quand je rentrais je prenais une bonne volée et je recommençais...

## **Les serpents, la pirogue et le pêcheur**

Mais ça c'est l'île de Gorée, j'aurais dû vous parler d'une autre île qui m'a fasciné... C'est l'île aux Serpents, enfin c'est pas tout à fait... c'est l'île au Sarpan mais par déformation sémantique c'est devenu l'île aux Serpents, ça fait beaucoup plus touristique. C'est à quelques kilomètres de Dakar, à l'ouest. Il n'y avait comme habitant qu'un simple baobab et un margouillat (lézard). Je n'y suis pas allé à la nage, je ne serais pas là pour vous le raconter, il y a des courants terribles. Par contre j'y suis allé d'une façon assez osée. Personne n'y allait tout le monde avait peur, parce que les gens pensaient y rencontrer des serpents et les courants.

J'avais fait connaissance d'un pêcheur sur la plage qui m'a dit " Alain je sens que tu as envie d'y aller, mais tu n'as pas de barque ". Il m'a fabriqué lui même une pirogue. Fabuleux, j'avais à peine 16 ans.

Il m'a dit tu vas pas là-bas, mais j'ai pas tenu promesse, c'était mon rêve. Le pêcheur, c'est un monsieur très sensible qui s'est lié d'affection pour moi, il aurait pu être mon père.



Il m'a construit une pirogue de ses propres mains. J'ai pris cette pirogue un matin de bonne heure et j'ai foncé plein ouest. Il s'appelait Diop, très grand, fort, musculeux, muscle saillants, tout en air. Il était pêcheur, habitait en face l'île au Sarpan et vivait de la pêche et de la vente d'oursins.

Il a construit la pirogue en une semaine. Creusée en plus, c'est compliqué parce qu'il faut trouver l'équilibre, le bon bois. Avec la pirogue à voile carrée qu'il m'a donnée, je suis parti tout à l'ouest sans lui dire, j'avais pris mon fusil sous-marin. J'avais une chasse extraordinaire comme personne ne venait pêcher.

J'arrive donc sur cette île, poussé par les courants, et il y en avait, si on ne maîtrise pas la voile on arrive en Amérique 3 semaines après certes, mais... Suis descendu sur cette île en poussant un hurlement de joie. J'en avais toujours rêvé. Sur une île je ne suis pas cerné par les buildings, par les gens surtout et je peux voir très loin. Sur une île je me suis toujours ressourcé intellectuellement et artistiquement.

C'est une île abrupte, très difficile d'accès, j'ai utilisé la force du courant et du vent pour atterrir. J'ai appris à naviguer à l'instinct, tout seul, comme pour nager quand mon père m'a fiché à l'eau, il m'a dit "tu veux apprendre à nager vas-y". C'est comme ça que j'ai fait de la compétition d'ailleurs.

Quand je suis revenu de cette île une tempête s'est déclarée, c'était très wagnérien. Je voyais presque plus la côte, j'ai largué mon poisson pour alléger la pirogue, je suis arrivé épuisé. Je me suis laissé tomber sur le sable, presque évanoui et là je vois une tête au dessus de moi. Qui c'était?... Le pêcheur. Il m'a engueulé, "tu t'es moqué de moi. *Bakhoul prope*". C'est beau ce qu'a fait le pêcheur, le bateau et l'esprit avec lequel il l'a fait, il savait que j'étais un aventurier de la mer. J'étais un peu malheureux de lui avoir menti. »

*Il m'a fabriqué lui  
même une pirogue.  
Fabuleux, j'avais  
à peine 16 ans.*



# Josiane

« Anvers, Pigalle, Blanche »

*Josiane, dite Jojo, alias Rosalie les bas bleus, sait planter le décor d'un Paris que les moins de 50 ans n'ont pas connu. Ses voyages à elle sont des stations de métro où les « r » roulent sur les rails et s'arrêtent à Anvers, Pigalle, Blanche en faisant halte au Balajo et aux Halles qui sentent alors la barbaque et la poissonnade.*

## V'là Jojo

« Oui c'est moi, c'est moi qu'on appelle Rosalie les bas bleus [en chantant] parce que je mettais des bas bleus et que j'allais me promener partout avec. Pigalle, Blanche, Anvers, Barbès... toute la ligne. Le moulin Rouge. C'était mon quartier, on disait " V'là Jojo qu'arrive ". Et puis à rue de Lappe aussi, au Balajo. Ah mon Balajo, mon Balajo, on dansait bien là dedans. C'était un club, on allait danser la java, tout... oh là là tu me fais rappeler des bons souvenirs. Maintenant c'est terminé, manque de pot. Au Balajo on jouait toutes les musiques, valse, tango, cha-cha-cha... j'y allais tous

les dimanches. Les soirées terminaient tard, mais je rentrais de bonne heure, vers 22 h30 - 23 h, parce qu'à Pigalle je me faisais emmerder si je rentrais trop tard. Excuse-moi de parler comme ça, hein.

*Je me suis fâchée  
avec son patron.  
Je lui ai dit « vous  
me faites chier »,  
excuse-moi de parler  
comme ça hein,  
mais c'est la vérité.*

J'avais tout, les bas bleus, les talons aiguilles puis maintenant me v'là comme une loque, regarde moi ça on dirait la cloche du village. Au Balajo, les garçons avaient la main baladeuse, alors avec moi ça marchait pas, me foudre la main au cul, pardon aux fesses, ah non ! Je voulais pas qu'on touche, j'avais horreur de ça. Si tu comptes coucher avec moi, tu te trompes, ça marchait pas, fallait causer. J'étais connue comme le loup blanc. "Tiens v'là la Jojo qu'arrive".

Ah, la ligne Anvers, Pigalle, Blanche... je la connaissais par cœur. Mon 18<sup>e</sup> y'avait que ça qui comptait. Je me disais qu'est-ce que je vais faire demain et bien je retournais là-bas. Puis dans le quartier j'ai rencontré mon amoureux. Malheureusement, il est décédé. C'était Albert, qu'a la bite en l'air, je m'excuse de te dire ça, faut bien rigoler. Albert je l'ai rencontré en me promenant à Pigalle, dans le parc. C'est lui qui est venu me voir. Il m'a dragué un peu, au début il me foudrait la main au cul, mais j'aimais pas. Puis petit à petit il a vu comment j'étais, il s'est dit bon bah faut se calmer avec elle.  
Ah c'est vieux tout ça....

## **Maman et les Halles**

J'allais aux Halles aussi, avec ma maman, la pauvre qu'elle repose en paix ! Elle travaillait à 4 h du matin, elle s'en allait, on venait la chercher puis on la ramenait. Elle était charcutière, j'allais un petit peu bosser avec elle mais je me suis fâchée avec son patron. Je lui ai dit "vous me faites chier",



excuse-moi de parler comme ça hein, mais c'est la vérité. Du coup il m'a renvoyée.

Parfois j'avais les jetons pour ma mère quand elle rentrait pas. Et si je croisais des copains, je leur demandais : "Tu fais quoi?". S'ils avaient rien à faire ils venaient avec moi aux Halles chercher ma mère. Elle finissait vers 14h. Et quand je rentrais tard je me faisais engueuler par ma mère, "Où que tu étais encore?".

J'ai pas connu beaucoup mon papa. Il est mort tôt, il picolait. Alors ça n'allait pas avec ma maman, parfois il me mettait des claques, je lui rendais. Maman c'était tout pour moi. Ah... Tout ça c'était le bon vieux temps. Si je pouvais revenir à cet âge-là... Y'a des choses que je regrette et des choses que je regrette pas. Quand je pense... me voir maintenant et me voir dans le temps... alors c'est le jour et la nuit, ça me chagrine parfois. Alors je me dis, parce que je parle toute seule "Comment ça se fait que t'es devenue comme ça?" et je me dis "Loret tu m'emmerdes, tu m'emmerdes", parce que je m'appelle comme ça. Parfois je regrette, je me dis qu'est-ce que je fous là... Dans le temps j'étais bien, maintenant je suis rien. »»



# Jacqueline

## « Paris, c'était la liberté »

*Le voyage est toujours une entreprise, même à moins d'une heure de chez soi. Jacqueline était décidée. Fuir une mère pas commode, un père trop prévisible, la messe du dimanche dans une ville devenue trop petite pour ses envies de liberté et de découvertes.*

### **Provins cousu de fil blanc**

« J'ai grandi rue Aristide Briand à Provins. C'est une rue où vivaient des gens aisés, avec des parcs. Je n'y suis pas retournée depuis une vingtaine d'années je pense. Vous connaissez Provins ? La tour César, non ? Mon père la dessinait beaucoup. Il faut aller à Provins, franchement ça vaut le coup. Tous les dimanches avec mes parents on allait y marcher, le long des remparts médiévaux.

Avec les parents c'était pas trop marrant, en marchant il fallait se tenir, marcher ça occupait. Mais tous les dimanches matins on allait à la messe, parce que j'étais obligée et l'après midi on allait se promener. On voyait le même décor, les

mêmes choses. La maison je ne sais pas si elle existe toujours, on avait 3 pièces, ma chambre était dans l'atelier. J'étais réveillée quand les apprenties arrivaient. Ma mère me mettait à la couture, j'avais pas le choix. On m'a imposé, j'aimais pas ça, on impose pas à quelqu'un, surtout de la couture.

Je pouvais pas rester à Provins, y'a rien à faire quoi! Ah si, mes parents à mes 14ans m'ont acheté un vélo que je réclamais depuis des années, c'était pour aller travailler dans une usine à 6km de Provins. J'y ai jamais mis les pieds. Pour une fois qu'ils m'achetaient quelque chose, j'avais jamais rien à Noël, ou une orange, là j'avais eu un vélo. Mon père était dans les Postes et lui il réparait les fils, il montait au poteau. Et maman était couturière à la maison, d'ailleurs j'avais mon lit dans l'atelier. Le jeudi, au lieu de faire mes devoirs, ma mère me mettait à coudre, à surfiler, elle tirait un trait à la craie sur le vêtement et je passais pour qu'elle puisse piquer à la machine. Maintenant pour moi c'est cool, je suis tranquille ici, pas de couture.

## **Direction la capitale**

Je suis partie de chez mes parents à 14ans, au certificat d'études. Direction Paris. Mes parents s'en foutaient, je leur ai rien dit quand je suis partie. J'ai pris le train, j'ai préparé un peu de bagages, je leur ai dit je vais chez ma cousine. Paris c'était la surprise, j'avais plus ma mère derrière moi c'était déjà ça. Elle était chiante, toujours en train de râler. Mais je suis pas allée directement chez ma cousine, j'ai commencé par une maison pour jeunes filles, chez les protestants, pendant 1 an. On pouvait pas rester plus. Ma cousine m'a pris chez elle ensuite. Elle se doutait qu'avec ma main handicapée, il fallait faire quelque chose. Et puis ma cousine s'ennuyait. Ma tante et mon oncle étaient concierges et ma cousine avait une chambre au 6<sup>e</sup>. Elle a tout fait pour m'emmener à Paris et elle a eu raison. J'aimais tout, j'étais près de Montparnasse, rue du Cherche-Midi.



Par la suite j'ai beaucoup voyagé. En fait je donnais de l'argent à ma fille qui était au chômage et je payais pour le copain aussi. Ça a duré un an. Un jour ils m'ont dit: "on part en vacances". J'ai arrêté de leur donner de l'argent et c'est moi qui suis partie. Ma fille m'en a parlé y'a pas longtemps et elle m'a dit: "je m'en étais pas rendu compte". Je partais en groupe, seule mais en groupe. J'adore prendre l'avion, pour ça je suis pas trouillarde, parce que quand on tombe on est mort. Tandis que si c'est autre chose, on fini handicapé, alors non...

Mes premières vacances, ça doit être l'Espagne ou l'Italie, je partais en club. Je suis allée au Canada et j'ai vu les baleines à Tadoussac; en Russie: Moscou, Leningrad... je m'en souviens bien, c'était aux beaux jours, pas en hiver. C'était très bien, j'étais chez l'habitant, c'était avant la chute du mur. Un de ceux qui m'ont le plus marqués: la Réunion et la Californie. En Californie c'était bien, San Francisco c'est mon chouchou. J'ai tout aimé, même les gens. J'étais pas dépaysée, j'étais chez moi. On allait chez l'habitant. Ils parlaient français. Je ne parle pas anglais, avec moi, il vaut mieux. Je suis restée quelques jours. Les bâtiments sont plus jolis, on est comme dans une petite ville contrairement à New York. Et puis à San Francisco faut toujours monter comme à Provins, mais c'est beau.

Tous m'ont marquée, l'Amérique on peut pas dire que c'était le plus beau, mais bon, je rêvais d'y aller. Par contre question bouffe, c'est pas trop ça l'Amérique. Mon dernier voyage, c'est en Italie, j'ai fait le tour de la botte plusieurs fois. J'y suis allée à 30 ans et j'ai été embêtée par les hommes. Y'a qu'en Italie que ça m'est arrivée. »

*L'Amérique on peut pas dire que c'était le plus beau, mais bon je rêvais d'y aller. Par contre question bouffe, c'est pas trop ça l'Amérique.*



# Leslaw

## Dessine moi une histoire

*L'univers de Leslaw est plein de dessins, plans et journaux qui s'empilent au gré des lectures en polonais ou en français. Et s'il n'y retrouve pas ses propres dessins « aux traits simples » comme il dit, c'est par pudeur.*

### Quand j'étais en liberté

« - Asseyez-vous !

- Je vois qu'il y a toujours autant de journaux ici !

- Oui... j'ai du mal à m'en séparer. Je suis abonné au *Point*, je ne reçois plus la presse polonaise, mais je lis sur internet. On m'envoie de temps en temps la *Voix catholique*, l'hebdomadaire pour lequel je faisais des dessins, édité par la mission polonaise. Avant je dessinais, quand j'étais encore en liberté.

Quand je suis arrivé ici j'étais pas très en forme, ça fait 4 ans que je suis là. Les dessins il faudrait que je les retrouve, je dessine des petits bonshommes avec un trait de crayon. Je simplifie au maximum mes dessins. Je faisais des dessins satiriques, mais je ne dessine presque plus et je peux pas vous les montrer, je ne sais plus où je les ai rangés.

*Je suis parti de  
Cracovie en stop,  
j'ai traversé  
la Tchécoslovaquie,  
l'Autriche,  
l'Allemagne  
et puis la France.*

J'ai grandi à Cracovie, dans le centre, je suis né en 1943. C'est une "petite" ville, il y a un centre très ancien qui s'est étendu. Cracovie n'a pas été détruite pendant la guerre, contrairement à Varsovie. J'ai un mélange de beaucoup de choses en souvenir. J'ai pas eu beaucoup de chance, mon père est mort

quelques mois avant ma naissance... Ma mère a fait des études germaniques, elle enseignait l'allemand. Elle a essayé de me l'apprendre mais ça n'est jamais rentré.

J'ai fait mes études à Cracovie, c'était possible d'aller faire des études facilement. J'ai choisi l'architecture, un peu par hasard, mais c'est quelque chose qui m'intéressait. J'ai connu mes grands parents, ils habitaient à Varsovie.

Quand j'ai fait mes études je dessinais pour un hebdomadaire polonais, un dessin par semaine pour le *Tygodnik Powszechny*. C'était un journal catholique, en lien avec l'église polonaise. On pouvait pas tout dire parce que c'était lié avec l'église et pas contre le gouvernement. La censure fonctionnait, c'était un peu étouffant, on pouvait pas se permettre de plaisanter sur tous les sujets.

Une partie de la famille était à Cracovie et l'autre à Varsovie. J'y allais pour les voir, c'était un peu dur parce que ma grand-mère se débrouillait seule, mon grand-père était en prison. Il a eu la malchance d'être haut fonctionnaire dans le gouvernement avant les communistes. Mon grand-père est resté une dizaine d'années en prison. Une bonne partie des gens cultivés ou ayant fait des études ont émigré ou ont fini emprisonnés.

## **Partir, c'était partir à l'Ouest**

J'avais 30 ans, je voulais voir le monde normal. Partir c'était partir à l'Ouest. Je ne connaissais pas vraiment grand monde en France. J'y suis parti un peu par hasard, mais j'étais intéressé



par ce pays, sa réputation, c'était un pays normal. L'Allemagne n'était pas très sympathique pour les Polonais, il y avait bien l'Angleterre mais c'était à part. La culture polonaise était très inspirée de la culture française.

Je suis parti de Cracovie en stop, j'ai traversé la Tchécoslovaquie, l'Autriche, l'Allemagne et puis la France. J'avais un passeport en règle, j'ai pu traverser sans soucis, j'avais fait une demande de visa en France. Dans mon sac il n'y avait pas de livres, ça pèse trop lourd. J'ai mis quelques jours pour arriver à Paris. Je suis allé chez des connaissances. J'ai trouvé des petits boulots puis après dans un cabinet d'architecte, ça m'a permis de m'installer. J'ai habité dans le 18<sup>e</sup> et à Saint-Cloud. Je me souviens qu'à midi j'allais manger au McDo, je travaillais juste à côté, c'était le symbole du "pas communiste" pour moi.

Les bons souvenirs...c'est plutôt à l'âge adulte mais il faut les chercher des deux côtés, ça fait longtemps que je suis là, je me sens Français aussi. »

- PARIS, MON ENFANT, C'EST  
UNE VILLE QUI S'EST DEVE-  
LOPPÉE EN BANLIEUE SUD  
DE COLOMBES...





# Khasse

## Voir passer la Tour Eiffel

*La voix de Khasse se pose délicatement dans la pièce et dans l'oreille, elle invite à s'asseoir pour prendre le temps d'écouter un récit où se croisent l'espoir d'une vie meilleure, la vie en foyer et l'envie de revoir le pays.*

### **C'est le bazar dans ma tête**

« J'ai grandi à la campagne. Parfois on allait à Dakar pour signer des papiers. Mes parents au village étaient cultivateurs : manioc, bananes, maïs... Il y en avait beaucoup. On avait aussi des animaux. Mon village s'appelait Koutia. C'est loin de Dakar il faut aller à Tambacounda, à l'Ouest du pays. Koutia, c'est tout près de la Gambie. On allait à l'école arabe, petit et on apprenait un peu de français. Je travaillais dans ma famille après l'école. On travaillait tous à la ferme. Je parle Wolof, on le parle jusqu'à la frontière du Mali, on parle Toucouleur, Malinké et Bambara. Oui c'est le bazar dans la tête.

Mais il y a beaucoup à voir au Sénégal : Gorée, la Casamance. Vers là où j'ai grandi c'est joli. Beaucoup de villages, mais y'a pas la mer, par contre on n'est pas embêté là-bas contrairement à ici où il faut beaucoup d'argent. Au village, il faut juste un peu pour manger, dormir et ça suffit. Maintenant on va casser les vieilles maisons pour faire des maisons en dur. Les toits sont en paille et ils brûlent. Tambacounda a changé, il y a beaucoup d'habitants et du travail.

## Je connaissais personne

Je suis arrivé en France en 1981. Je connaissais personne ici, mais mon papa était venu pour faire la guerre de 14-18. J'ai travaillé dans un restaurant, à la plonge, j'ai commencé en 1983 pendant 9 ans. Après j'ai travaillé à la Sodexo à Nanterre pendant 8 ans. J'ai aussi travaillé en 1985 à Issy-les-Moulineaux et en train je voyais passer la Tour Eiffel,

*Y'a pas la mer,  
par contre on est  
pas embêté là-bas  
contrairement à ici  
où il faut beaucoup  
d'argent.*

S<sup>t</sup> Michel. Je me suis arrêté souvent la regarder, en Afrique on n'a pas ça. C'est beau la Tour Eiffel. J'ai habité dans un foyer à Courbevoie, à côté de Nanterre et je retournais au Sénégal tous les ans, pendant 2-3 mois.

En France j'ai connu plein de choses nouvelles, des boissons par exemple, nous on buvait que de l'eau. Je suis venu en France pour gagner de l'argent que j'envoyais à la famille. J'ai encore des nouvelles du pays au téléphone. Je suis bien ici, tu manges, tu dors, t'as la télévision, on te donne des comprimés, il y a tout. Mais maintenant je suis malade, avec ma jambe, je peux pas y aller. Mais je vais y retourner au Sénégal. Il m'ont coupé les pieds à cause du diabète. C'est fini, mais le kiné va régler ma jambe, après je pourrai marcher un peu. »